Virginia Tentindo.
Hommage prononcé au Père Lachaise, le 16 novembre 2026.
Jean-François Rabain

Chère Virginia, tu nous a quittés et je voudrais évoquer en quelques mots notre rencontre et aussi ton parcours...

Virginia, femme et artiste surréaliste…. On sait que les surréalistes accordent une grande importance à la première rencontre et je voudrais t'évoquer, Virginia, dans le même esprit. Je t'ai rencontrée la première fois au Bateau Lavoir. J'y avais été invité pour parler de l'œuvre de Hans Bellmer, une œuvre exigeante et difficile qui parle du corps et du désir, des anagrammes du corps. Nous avions échangé, avec toi et tes amis de l'APRES, ton groupe surréaliste, dans ce beau jardin fleuri du Bateau Lavoir où tu vivais une partie du temps, au milieu des fleurs et du chant des oiseaux. Tu étais présente, attentive, avec un air grave. On sentait ton exigence et peut être même ta sévérité. Pas question de parler du Surréalisme pour ne rien dire… L'ombre de tes amis, Julio Cortazar, Nelly Kaplan et Sarane Alexandrian, était à tes côtés.

Après la conférence, tu m'as emmené visiter ton atelier. Ce fut pour moi un choc. Des formes érotiques, violentes, marquées d'humour et d'une insondable beauté ornaient ton atelier. Toutes ces statues de porphyres et de marbres parlaient, elles aussi, du désir et de la mort. On y trouvait des sphinges d'une nuit d'été, des morts ityphalliques, des figures d'androgyne, des divinités mi-animales, mi-humaines, tout un bestiaire anthropomorphe rappelant l'art précolombien. Des formes géantes à côté de bijoux minuscules. Le sexe, comme on ne le montre jamais… C'était un immense jardin de métamorphoses, né de la toute-puissance du rêve. *Une vague de rêve...* Comment une femme, me disais-je, pouvait-elle exprimer elle aussi, par son art, avec une telle liberté et une telle violence, les *arcanes* de la sexualité ? Je retrouvais avec toi l'œuvre de Hans Bellmer, cette nouvelle anatomie du désir. Je percevais en toi ce souci de la révolte, de l'écriture surréaliste, de la poésie comme affirmation de soi, du rêve, de la *surréalité.*

La voix de Carlos Gardel et un air de de tango accompagnaient ton travail. Tu m'apprenais, alors, tout ce que le corps à corps du tango, que tu pratiquais si bien, pouvait exprimer de désir et de tragique.

Du coup, je m'inscrivis à l'APRES, l'Association pour la Recherche et l'Étude du Surréalisme, qui était dirigée par Henri Béhar et qui organisait des promenades dans Paris sur les traces d'André Breton. Je descendis avec toi, la rue La Fayette, là où précisément Breton avait rencontré Nadja, un certain 4 octobre 1924. José Mangani, Alba Romano et Margherita Poli nous accompagnaient. Arrivés place

Dauphine, l'incroyable se produisit. En regardant l'immeuble où Breton et Nadja avaient vu ensemble une fenêtre devenir rouge, après que Nadja l'eût annoncé, nous vîmes soudain une femme tirer des rideaux rouges. José Mangani récita alors d'une voix spectrale : « Le vent bleu, le vent bleu… », comme s'il était lui-même possédé par *Nadja*. Nous étions, nous aussi, comme au milieu d'un rêve ou d'un délire… Ce moment unique scella une amitié éternelle entre nous....

Virginia, tu me fis, ensuite, connaitre Fabrice Maze, cinéaste et grand spécialiste du monde surréaliste, et nous décidâmes de partir ensemble en Toscane, à Pietrasanta, pour tourner un film sur toi. Tu nous fis connaitre les marbres de Carrare et découvrir des peintres et des sculpteurs géniaux, comme ton ami Gigi Guadagnucci.

Le film de Fabrice raconte ton histoire, ta première vie à Buenos-Ayres, les traumas de ton enfance, ta venue à Naples en 1953. Tu arrivas à Paris, « aussi ambitieuse que le créateur, aussi humble que le potier » as-tu-écrit. Après la découverte de la terre cuite et de la cire perdue à Paris, ce sera ensuite Pietrasanta, le pays du marbre, où tu fis de nombreuses expositions et qui vient de te rendre hommage dans la presse italienne aujourd'hui.

Tu étais particulièrement fière de la Mandragore, le trophée que tu avais créé pour le 36e festival du cinéma de Cannes, en 1983. De ta présence au Musée de l'Érotisme, fondé en 1997 par Jo Khalifa et Alain Plumey, à côté du Moulin Rouge. De l'hommage qui t'avait été rendu au colloque *Les Chimères surréalistes,* à l'Accademia delle Arti del Disegno, à l'université de Florence, en 2011. Plus récemment du livre que tu as fait avec Christophe Dauphin, *Les mains de feu sous la cendre.* De ton exposition aux Yeux-Fertiles, *Aux sources de la beauté convulsive,* chez Jean-Jacques Plaisance, en 2024. De ton exposition au Nouveau Musée National de Monaco, enfin, qui a acquis plusieurs de tes œuvres.

Le film de Fabrice, *Minimes Innocences*, nous permet de parcourir ton œuvre à pas lents, à « pas perdus », comme l'écrit André Breton. Il nous permet d'entendre ta voix et de toujours pouvoir regarder tes magnifiques yeux bleus, « *Le bleu du ciel* ».

Au départ du film, nous avions décidé, Fabrice et moi, de te donner la parole. De t'écouter dire avec ton accent *porteño*, en espagnol : « *He nacido/ en un païs/, donde el oro/ no se encuentra mas/ que en los ecos perdidos/ de viejos tangos* ». « Je suis née dans un pays /où l'or /ne se trouve plus /que dans les échos perdus/ des vieux tangos ».

Adios, Virginia…